

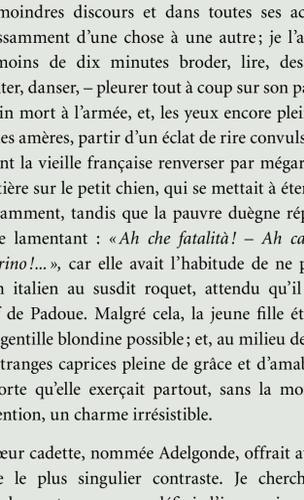
Ernst Theodor Amadeus Hoffmann

# La Vision

Traduit par Henry Egmont

Vertiges

JEAN VIVES COLLETTTE ÉDITEUR



HOFFMANN PAR LUI-MÊME

Ernst Theodor Amadeus Hoffmann (1776-1822)

**VOUS SAVEZ, DIT CYPRIEN,** qu'il y a quelque temps, c'était même un peu avant la dernière campagne, j'ai séjourné dans la propriété du colonel de P\*\*\*. Le colonel était un homme vif et jovial, et sa femme la douceur et la bonté même. Le fils se trouvait alors à l'armée, et il n'y avait au château, outre les deux époux, que leurs deux filles et une vieille française qui s'efforçait de représenter une espèce de gouvernante, quoique les demoiselles parussent avoir passé le temps des gouvernantes.

L'aînée des deux était un petit être éveillé, d'une vivacité excessive, non sans esprit, mais, de même qu'elle ne pouvait faire cinq pas sans y mêler au moins trois entrechats, sautant pareillement dans ses moindres discours et dans toutes ses actions incessamment d'une chose à une autre; je l'ai vue en moins de dix minutes broder, lire, dessiner, chanter, danser, – pleurer tout à coup sur son pauvre cousin mort à l'armée, et, les yeux encore pleins de larmes amères, partir d'un éclat de rire convulsif, en voyant la vieille française renverser par mégard sa tabatière sur le petit chien, qui se mettait à éternuer bruyamment, tandis que la pauvre duègne répétait en se lamentant : « *Ah che fatalità! – Ah carino! poverino!*... », car elle avait l'habitude de ne parler qu'en italien au susdit roquet, attendu qu'il était natif de Padoue. Malgré cela, la jeune fille était la plus gentille blondine possible; et, au milieu de tous ses étranges caprices pleine de grâce et d'amabilité, de sorte qu'elle exerçait partout, sans la moindre prétention, un charme irrésistible.

Sa sœur cadette, nommée Adelgonde, offrait auprès d'elle le plus singulier contraste. Je cherche en vain des mots pour vous définir l'impression toute particulière et surprenante que cette jeune fille produisit sur moi lorsque je la vis pour la première fois. Imaginez la plus noble tête, des traits d'une merveilleuse beauté : mais ses joues et ses lèvres couvertes d'une pâleur mortelle; et quand elle s'avançait à pas mesurés, le regard fixe, quand un mot à peine distinct, entrouvrant ses lèvres de marbre, se perdait isolé dans le silence du grand salon, malgré soi l'on se sentait saisi d'un frisson glacial.

Je surmontai bientôt cette émotion de terreur, et je dus m'avouer, après avoir provoqué la jeune fille si profondément concentrée en elle-même à causer familièrement, que l'effet bizarre de cette apparition fantastique dépendait seulement de son intérieur, et que ses sentiments et son caractère n'y avaient aucune part. Dans le peu qu'elle disait se révélaient un jugement délicat, féminin, une raison éclairée, un cœur bienveillant. On aurait vainement cherché la trace de la moindre exaltation mentale, et cependant ce sourire douloureux, ce regard humide de larmes, faisaient supposer au moins une perturbation physique qui devait nécessairement, dans cette frêle organisation, avoir une influence nuisible sur le moral.

Ce qui me frappait singulièrement, c'était que tout le monde dans la famille, sans excepter la vieille française, paraissait inquiet dès qu'on nouait conversation avec la jeune fille, et que chacun cherchait à rompre l'entretien en s'y mêlant quelquefois d'une manière tout à fait ridicule. Mais ce qu'il y avait encore de plus extraordinaire, c'est que chaque soir, dès que huit heures avaient sonné, la dame française d'abord, puis la sœur, le père, la mère engageaient tour à tour la demoiselle à se retirer dans sa chambre, de même qu'on envoie les enfants se coucher de bonne heure pour qu'ils ne se fatiguent pas trop et puissent dormir tout leur comptant. La Française accompagnait Adelgonde, et ni l'une ni l'autre n'assistaient au souper, qui était servi à neuf heures.

La femme du colonel ayant remarqué mon étonnement journalier, jeta une fois comme indifféremment dans la conversation, pour prévenir des questions futures, qu'Adelgonde était fort malade, qu'elle était sujette, surtout le soir à neuf heures, à des accès de fièvre périodiques, et que le médecin avait prescrit de la laisser jouir à cette heure-là du calme le plus absolu. Je pressentis qu'il devait y avoir à cette précaution une toute autre cause, sans pouvoir cependant fonder sur rien des soupçons précis. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai appris les circonstances véritables du triste événement qui a porté le deuil et la désolation au sein du petit cercle de famille.

Adelgonde était autrefois la plus belle et la plus joyeuse enfant qu'on pût voir. On célébrait le quatorzième anniversaire de sa naissance, et un grand nombre de ses jeunes compagnes avaient été réunies à cette occasion. Assises toutes en cercle dans le joli quinconce du parc, riant et plaisantant à l'envi, elles ne s'inquièrent point de la nuit, qui devient de plus en plus sombre; car le vent tiède du soir souffle agréablement, et cette heure, au mois de juillet, est le signal de leurs plus vifs amusements. Elles commencent dans le magique crépuscule toutes sortes de danses bizarres, en cherchant à représenter les sylphes agiles et les esprits follets.

« Écoutez, dit Adelgonde quand le bosquet fut devenu tout à fait obscur, écoutez, enfants! je vais vous apparaître maintenant, comme la Dame blanche, dont le vieux jardinier défunt nous faisait tant de beaux récits. Mais il faut que vous veniez avec moi jusqu'au bout du jardin, là-bas, où est cette vieilleasure. » En même temps elle s'envolte dans son châle blanc, et elle s'élançait vivement et d'un pas léger dans l'allée couverte du quinconce, et ses petites amies de la suivre en courant, en riant et en folâtrant.

Mais à peine Adelgonde est-elle arrivée près de ce vieux caveau en ruines, que, paralysée de tous ses membres par une peur subite, elle reste immobile et glacée. Neuf heures sonnaient à l'horloge du château. « Ne voyez-vous pas? s'écria Adelgonde d'une voix sourde et creuse, ne voyez-vous pas? cette figure, tout près de moi... Jésus! elle étend la main vers moi. Ne voyez-vous pas? » Aucune de ses compagnes ne voit la moindre chose; mais toutes saisies d'épouvante et d'angoisse se sauvent en courant, excepté une, la plus courageuse, qui s'élançait vers Adelgonde et veut l'entraîner dans ses bras, quand au moment même Adelgonde tombe par terre comme morte.

Aux cris perçants de détresse de la jeune fille, toutes les hôtes du château accourent, et l'on emporte Adelgonde. Revenue enfin de son évanouissement, elle raconte avec un tremblement d'effroi qu'en arrivant à l'entrée du caveau elle avait aperçu devant elle un fantôme aérien confondu dans le brouillard, et qui avait étendu la main vers elle.

Quoi de plus naturel que d'attribuer le prestige de cette apparition aux illusions décevantes de la lumière du crépuscule? Du reste, Adelgonde, dès la nuit même, se remit si parfaitement de son accès de frayeur, qu'on ne craignit pour elle aucune suite fâcheuse, et qu'on pensa qu'il n'était déjà plus question de rien.

Mais il en arriva, hélas! bien autrement. À peine, dans la soirée du lendemain, neuf heures avaient-elles sonné, qu'Adelgonde se leva avec un geste de terreur du milieu de la société qui l'entoure, et s'écrie : « La voilà! la voilà! Ne voyez-vous pas? Elle est tout près de moi! » Bref, depuis cette soirée fatale, Adelgonde affirme que le fantôme se présentait devant elle chaque soir, à neuf heures précises, et cette vision durait quelques secondes, sans que personne, excepté elle, aperçût la moindre chose ni éprouvât aucune sensation intérieure qu'on pût attribuer à la présence d'un principe inconnu immatériel.

La pauvre Adelgonde fut alors tenue pour folle, et ses parents, par un travers singulier, eurent honte de cet état de leur fille. De là ces étranges façons à son égard dont j'ai parlé tout à l'heure. Il ne manquait pas de médecins et de remèdes qui devaient guérir la jeune fille de cette monomanie, comme on se plaisait à nommer sa croyance à cette apparition prétendue. Mais tout fut vainement mis en œuvre, et elle supplia instamment et en pleurant qu'on la laissât enfin en repos, assurant que le fantôme, dans ses traits confus et indécis, n'avait rien de tout de redoutable, et que son aspect ne lui causait plus de frayeur, quoique à la suite de chaque apparition elle sentit pour ainsi dire son âme et sa faculté pensante se séparer d'elle, comme pour flotter dans l'espace affranchies de tout lien terrestre. Et cela lui causait beaucoup de faiblesse et de souffrance.

Le colonel n'obtint aucun résultat de l'appel qu'il fit d'un médecin célèbre, qui avait la réputation de guérir les maniaques par des moyens fort ingénieux. Lorsque le colonel lui eut fait part de la situation de la pauvre Adelgonde, il partit d'un éclat de rire, en disant que rien n'était plus facile à faire disparaître que cette aberration d'esprit, qui n'avait, selon lui, d'autre motif que l'exaltation d'un cerveau frappé. Cette illusion de l'apparition du fantôme était, disait-il, si étroitement liée dans l'idée d'Adelgonde, aux sens de l'horloge sonnant à neuf heures du soir, qu'elle était devenue incapable de séparer mentalement ces deux sensations, et qu'il ne s'agissait par conséquent que d'opérer cette rupture par un expédient matériel. Rien n'était plus aisé à pratiquer en trompant la demoiselle sur l'heure vraie, et en laissant passer neuf heures sans qu'elle le sût. Si l'apparition n'avait pas lieu, elle concevrait elle-même le fondement de son erreur, et un régime physique fortifiant achèverait son heureuse guérison.

Le funeste conseil fut exécuté. Une nuit, on recula d'une heure toutes les pendules, toutes les horloges du château, et même celle du village dont le bourdonnement sourd pouvait s'entendre au loin, de telle sorte qu'Adelgonde devait, dès l'instant de son réveil, se tromper d'une heure dans l'appréciation du temps. Le soir arriva. La famille était rassemblée comme de coutume dans un petit salon privé, d'un aspect gai et gracieux. Aucun étranger n'était présent. La mère d'Adelgonde affectait de raconter toutes sortes d'histoires plaisantes, et le colonel, suivant son habitude, surtout lorsqu'il était d'humeur joyeuse, se mit à taquiner un peu la vieille Française, secondé en cela par Augusta, l'aînée des deux demoiselles.

On riait, tout le monde semblait plus gai que jamais... Alors huit heures sonnent à la pendule (il en était donc neuf), et aussitôt Adelgonde tombe à la renverse dans son fauteuil, pâle comme un cadavre. Son ouvrage échappe de ses mains; puis elle se lève, son visage contracté par l'angoisse de la terreur, elle fixe son regard dans l'espace vide de la chambre, et murmure d'une voix sourde et étouffée : « Quoi! une heure plus tôt! Ha! le voyez-vous? Le voyez-vous? Le voici, là, devant moi, tout près de moi!... »

Chacun s'est levé saisi de crainte, mais personne n'aperçoit la moindre chose, et le colonel s'écrie : « Adelgonde! remets-toi, ce n'est rien; c'est une chimère de ton cerveau, un jeu de ton imagination qui t'abuse. Nous ne voyons rien, rien du tout : et s'il y avait réellement une figure près de toi, ne devrions-nous pas l'apercevoir comme toi? Rassure-toi! rassure-toi, Adelgonde!

— Ô mon Dieu, mon Dieu! soupire Adelgonde, veut-on donc me rendre folle? Mais regardez donc : voilà qu'il étend vers moi son bras blanc de toute sa longueur... Il me fait signe!

Et comme involontairement, le regard toujours fixé devant elle, Adelgonde promène la main derrière son dos sur la table, saisit une petite assiette posée là par hasard, la tend en avant dans l'air libre et la lâche. – L'assiette, comme portée par une main invisible, circule lentement autour du cercle des assistants, et vient se replacer doucement sur la table.

La femme du colonel et Augusta étaient tombées profondément évanouies, et une fièvre nerveuse aiguë se déclara à la suite. Le colonel appela à lui toute son énergie, mais on voyait bien à son air défaît quelle impression profonde et pernicieuse lui avait causée ce phénomène inexplicable.

La vieille Française était prosternée à genoux la figure contre terre, marmottant des prières. L'événement n'eut pour elle aucune suite fâcheuse, non plus qu'à l'égard d'Adelgonde. Mais la femme du colonel succomba au bout de peu de temps. Pour Augusta, elle résista à la maladie; mais sa mort était assurément plus désirable que son état actuel.

Elle, l'enjouement et la grâce de la jeunesse personifiés, l'aimable enfant dont je vous ai d'abord tracé le portrait, elle est atteinte d'une folie plus horrible, plus épouvantable, du moins à mon avis, que toute autre résultant pareillement d'une certaine idée fixe. Elle s'imagine, en effet, qu'elle-même est ce fantôme invisible et incorporel qui poursuivait sa sœur. Elle fuit par conséquent tout le monde, ou du moins se garde bien, dès que quelqu'un est avec elle, de parler et de se mouvoir; à peine ose-t-elle respirer. Car elle croit fermement que si elle trahit sa présence d'une manière ou d'une autre, chacun doit mourir de frayeur. On lui met sa nourriture dans sa chambre; on ouvre les portes devant elle, et elle se glisse furtivement pour entrer et sortir avec mille précautions. Elle mange de nuit à la dérobée, et ainsi du reste. Peut-on concevoir une plus pénible situation?

Le colonel, accablé de chagrin et de désespoir, a suivi les drapeaux dans la récente campagne, et il est mort à la bataille victorieuse de W... Une chose vraiment étrange et remarquable, c'est qu'Adelgonde depuis cette soirée fatale est délivrée de sa vision. Elle soigne assidûment sa sœur malade avec l'assistance de la vieille Française. Sylvestre m'a appris aujourd'hui que l'oncle des pauvres enfants est ici pour consulter notre excellent docteur N\*\*\*, au sujet de la méthode curative qu'on pourrait, à tout hasard, tenter sur Augusta. Fasse le ciel que cette guérison si invraisemblable puisse s'effectuer!

La Vision

l'un des contes fantastiques  
de E. T. A. Hoffmann (1776-1822)  
traduit de l'allemand  
par Henry Egmont  
date de 1821

ISBN : 978-2-89668-333-8

© Vertiges éditeur, 2010

– 0334 –